

CRINGE CULTURE

IS
DEAD. ♡

La fanfiction comme réinvention du réel

Cringe culture is dead
La fanfiction comme réinvention du réel

Julia Mondoloni
DNSEP Communication visuelle
2023

SOMMAIRE

Pour commencer / Note d'intention	7
I * Microcosme : fans VS communauté(s)	12
À consulter, partie 1	23
II * Vampirisme : être fan et créateurice	24
À consulter, partie 2	50
III * Fantasma : l'auteurice comme personnage	52
À consulter, partie 3	73
Pour conclure	75
Annexe 1 : Entretien (Leïa)	77
Annexe 2 : Entretien (Camille)	84

Dans ma vie comme dans ma pratique artistique, j'ai longtemps pensé qu'il y avait les autres, et puis ailleurs, il y avait moi. Ce ressenti est sans nul doute celui de nombre d'individus queer - ce sentiment d'inéquation, d'être à la fois trop et pas assez, puis se retrouver incapable de se comporter de la manière que notre société cishétéronormée attend de nous. En art aussi j'ai souvent perçu cette dissonance cognitive entre ce qui devrait être « bon » et ce qui ne l'était pas (évidemment, ma zone de confort coïncidait souvent avec ce qui n'était pas considéré comme la bonne méthode, le bien, le beau).

Cette idée s'est avérée plutôt tenace à déconstruire; j'avais des mécanismes de défense, des méthodes singulières pour survivre et m'émanciper au-delà de mon besoin de rentrer dans des codes attendus. J'étais une enfant. À mes yeux, je n'avais pas d'autre choix que de me lancer corps et âme dans des activités à travers lesquelles je me sentais exister.

Parmi ces différentes distractions se trouvait la lecture. Je regrette encore d'avoir perdu cette capacité presque surnaturelle qui me permettait, à douze ans, de dévorer quatre cents pages en quelques jours seulement.

Je lis beaucoup moins qu'autrefois, c'est indéniable. En revanche, de cette passion en est née une autre : l'écriture. Au départ, je n'avais pas vraiment de sujets de prédilection. Je créais des personnages, des interactions, des dialogues, des liens. Je ne me rappelle pas avec exactitude l'ordre de mes centres d'intérêt, le domino étrange des obsessions qui m'ont amenée jusque là. Ce dont je suis certaine, c'est qu'à un moment du voyage - sûrement grâce à la découverte de milieux de niche sur Internet - j'ai réalisé que j'étais en mesure, moi aussi, d'établir mes propres aventures avec ces personnages que j'affectionnais. J'avais découvert la fanfiction.

Mon statut de fan ainsi que celui d'écrivaine en herbe sont entrés en collision, créant une nouvelle forme, un nouvel être. Quand bien même mon âge a doublé, je me considère toujours une fan avide ; je me prends vite de passion pour de quelconques produits médiatiques et je laisse volontiers leur consommation me consumer. Si l'on me lance sur le sujet, je peux parler pendant des heures d'une série télévisée. Je dessine mes personnages d'anime japonais préférés encore et encore jusqu'à connaître leur design par cœur. Je suis de près les faits et gestes de célébrités, en particulier de groupes de

musique. Je vais au-delà des faits établis en créant des histoires avec des personnages de mes sagas préférées. Pour voir plus loin que mes propres pratiques très personnelles, presque limitée à l'intimité de mon appartement, je m'épanouis en partageant mes créations et mes opinions avec d'autres fans, d'autres humains sur cette même longueur d'ondes intense et passionnée. Je me reconnais en elleux et elleux en moi à travers nos expériences très singulières, nos idées, nos récits.

C'est cette intensité que j'ai voulu étudier, cette volonté des fans de placer un peu d'elleux-mêmes dans un récit fictionnel, le pourquoi, le comment. L'intention n'est pas de rendre ses lettres de noblesse à la fanfiction dont les critiques ont tendance à remettre en question la légitimité, mais plutôt de mettre en avant ce rôle important et intime qu'elle tient dans la représentation de communautés queer qui, elles aussi, se retrouvent souvent mises de côté dans la fiction grand public.

Pour ce faire, j'ai trouvé la majorité de mes ressources auprès de chercheuses anglophones ; aux États-Unis comme au Royaume-Uni, l'étude des phénomènes de fans, et par extension de la fanfiction, est bien

plus répandue qu'en France. On lui dédie même une discipline académique : les fan studies. J'ai également sollicité des amis afin qu'ils m'en apprennent plus sur leur pratique de la fanfiction. Aussi, je n'ai pas manqué d'utiliser mes propres expériences et ressentis pour accompagner les informations recueillies dans ces différents environnements. Ma volonté était de mêler ces expériences et hypothèses, qu'elles soient académiques ou populaires : j'ai pensé ce mémoire comme l'assemblage de plusieurs récits, un état des lieux de ces existences en marge vécues à travers la fiction à défaut de pouvoir exister partout en toute tranquillité.

I MICROCOSME :



Fans VS communauté(s)

Quand j'étais adolescente, j'avais en moi ce désir d'appartenance qui se manifestait d'une manière assez particulière : je voulais montrer que je n'étais pas comme les autres. Je pensais que mes centres d'intérêt différaient de ceux de la « norme » et que les cases dans lesquelles on m'avait rangées me convenaient tant qu'elles signifiaient que j'étais différente. *I was not like the other girls*¹. Je ne faisais pas partie des gens cools ni des populaires, mais j'étais à part, et cela valait bien de me passer de l'acceptation des autres.

Très tôt dans mon développement personnel, Internet m'a proposé des possibilités infinies pour forger ma personnalité aussi loin possible de l'image de la femme renvoyée par les médias – car c'était ma volonté. Je ne voulais pas être une femme, pas si cela voulait dire correspondre à ces idéaux-là. Mon attitude de *pick me girl*² était à son paroxysme tandis que je pensais être une figure incroyable du féminisme en refusant toutes les caractéristiques associées à la féminité. Je pensais être révolutionnaire en détestant le rose et en me fichant du regard des hommes ; j'avais le meilleur des deux mondes, *the best of both worlds*, comme le chantait Miley Cyrus pour le générique de la série *Hannah Montana* en 2009.

1 « Je ne suis pas comme les autres filles. » Phrase souvent utilisée ironiquement pour moquer les femmes qui prétendent ne pas ressembler aux autres individus de leur genre et qui s'en vantent. Postulat plutôt audacieux et sexiste.

2 Peut être traduit par « la fille qui veut qu'on la choisisse ». Expression anglaise issue des réseaux sociaux désignant un type de femme principalement cisgenre et hétérosexuelle

qui essaierait de se faire apprécier par les hommes et chercherait leur approbation en rabaissant les autres femmes. La *pick me girl* aurait des centres d'intérêt dits « masculins » (jeux vidéos, sports) et dénigrerait la féminité. Elle n'est pas « comme les autres filles » (en effet, elle est misogynne).

Mais même dans ma solitude (choisie du haut de mes douze ans), la question demeurait: où trouver ma place si elle n'était manifestement pas autour de moi ?

Alors que les produits médiatiques mainstream³ étaient diffusés dans les foyers de la classe moyenne à grand coup de télé-réalité à la sortie du lycée ou de blockbusters en première partie de soirée, à la radio le matin dans la voiture en route vers l'école, ou à travers les magazines people posés négligemment sur la table basse de la salle d'attente du médecin ou chez le coiffeur, d'autres moyens de communication étaient mes canaux de consommation de prédilection. Le plus important d'entre tous s'avérait être Internet, la face visible de l'iceberg immense de mes obsessions et hyperfixations, à la fois mon sauveur et le fléau de mon existence. Ainsi, je me suis rapprochée de certaines sous-cultures du monde de la musique comme les communautés punk et emo⁴, à l'esthétique forte et aux slogans accrocheurs.

Je me suis définie à travers mes goûts en matière de produits médiatiques: à défaut de pouvoir en parler au collège, je parcourais Tumblr⁵ et Twitter et trouvais des personnes qui m'étaient plus semblables que mon

14

3 Tendance de consommation courante, ce qui est d'actualité et « à la mode », initiée principalement par les célébrités et la publicité.

4 Style musical ayant émergé dans les années 1980 et popularisé auprès du grand public dans les années 2000.

5 Plateforme de microblogging créée en 2007 permettant aux utilisatrices de poster du texte, des images, des vidéos,

des liens et des sons sur leur blog.



En haut : « Moi, écoutant ma playlist emo »
 En bas : « Moi, écoutant toujours la même playlist »

entourage proche. Iels écoutaient My Chemical Romance, Green Day, ou Panic! at the Disco⁶ en affichant sans complexe des t-shirts aux couleurs de leur groupe favori, du noir autour des yeux, des clous sur leurs bijoux. Iels regardaient des anime japonais comme *Psycho-Pass* (2012) ou *Haikyu!!* (2014), des séries telles que *Sherlock* (2010-2017), *Supernatural* (2005-2020) et *Doctor Who* (seconde série, 2003-), discutant les *plot holes*⁷, construisant des amitiés sur des théories et des blagues que seuls les fans pouvaient comprendre. Pour moi, c'étaient elleux les gens réellement cools : ces personnes que je n'avais jamais rencontrées, qui vivaient à des milliers de kilomètres de moi et qui ne parlaient pas ma langue, qui avaient l'air de s'épanouir à travers leur persona numérique aux couleurs vibrantes sur leurs jeans troués. Face à ma propre condition, je n'avais pas de réelle raison d'être malheureuse et de vouloir m'imaginer autrement. Seulement, j'aurais tout donné pour leur ressembler ; alors j'essayais, même si ma tentative maladroite

6 Trois groupes populaires auprès des fans de pop-punk de la fin des années 1990 jusqu'au début des années 2010.

7 Élément inconsistant dans l'intrigue d'une série, d'un film, d'un livre, qui ne correspond pas au reste du scénario ou ne fait pas sens dans la logique de l'histoire.

d'être qui je pensais être « moi-même » n'était pas au goût de tout le monde.

En cherchant à éviter de devenir une femme, je suis devenue une groupie, une stan 🐰, bien que je ne me définissais pas encore avec ces termes. Je n'étais pas prête à l'accepter, et surtout, je ne voulais pas les connotations négatives qu'on leur accrochait - que les hommes leur accordaient. Alors, je suis devenue une fan.

Dans *La Distinction* (1979), Pierre Bourdieu affirme que la classe dominante cherche à maintenir sa position par une stratégie de distinction, en définissant et en imposant pour le reste de la société le bon goût et la culture légitime. Naissent ainsi des passe-temps plus « nobles » que d'autres ; du temps où l'auteur nous écrit, il donne pour exemple la lecture comme hobby notoirement bourgeois, démocratisé par la suite parmi les classes moins aisées et perdant ainsi son statut. La « culture Internet » fut longtemps reléguée à une certaine catégorie de population, composée majoritairement d'adolescent·es ou de jeunes adultes aux centres d'intérêts spécifiques issus de milieux où les parents avaient les moyens de se procurer ces nouvelles technologies. Avant qu'Internet

ne devienne un outil essentiel pour nombres d'aspects de notre vie, comme notre emploi, nos études, nos courses ou notre shopping, il était un hobby parfois incompris. « Qu'est-ce que tu fais encore sur l'ordinateur ? » râlait ma mère alors que je venais de passer deux heures devant l'écran cathodique placé dans le coin de la salle à manger à modifier le code HTML rudimentaire de mon premier blog Tumblr, les fesses inconfortablement installées sur une chaise de la cuisine que j'avais déplacée pour l'occasion. En revanche, elle ne m'incitait pas à choisir des passe-temps plus « normaux » et je pense que je ne pourrais me sentir plus reconnaissante à son égard. J'ai bien conscience que nombre de parents, devant leur fille toute de noir vêtue, n'auraient pas eu la même réaction, pas la même compréhension dont ma mère fait encore aujourd'hui preuve quand je lui montre avec fierté la peluche que je voulais il y a dix ans, achetée avec le salaire de mon dernier job étudiant.

Dans mon souvenir, il n'était pas rare d'en voir froncer les sourcils et moquer ces communautés un peu étranges rassemblant des « geeks » des quatre coins du monde reliés entre eux par leur passion et leur connexion WiFi. Même avec la démocratisation

d'Internet, je ressens encore cette sorte de mépris dans les cercles habités en majeure partie par des populations plus jeunes. Pour Stuart Hall et Tony Jefferson dans *Resistance Through Rituals: Youth Subcultures in Post-War Britain* (2006), les opinions du grand public sont fortement influencées par la tendance des médias à marginaliser, rejeter, et dénoncer les sous-cultures issues de la jeunesse. Ces médias de masse définissent ce qui est digne d'être discuté, et cela coïncide rarement avec les centres d'intérêt des enfants et adolescent·s. Vient alors l'idée encore très répandue selon laquelle être incompris de tout^s est le lot de la jeunesse et que la rébellion qui en découle est inévitable et nécessaire au développement personnel de tout individu qui souhaite devenir un adulte digne de ce nom. Pourtant, aujourd'hui, c'est mon père de soixante-douze ans qui passe le plus clair de son temps à scroller sans fin et sans but sur Facebook, affalé sur le canapé et riant par intermittence devant des blagues type caméra cachées aux relents misogynes entrecoupées de vidéos de petits chats mignons qui tombent d'un canapé.

Bien que je ne juge pas nécessaire de parler de lui au-delà de la simple mention précédente, mon père est issu d'une génération qui n'a, selon ses dires, pas

vraiment connu l'oisiveté comme je l'ai côtoyée. Ayant commencé à travailler à seize ans avec comme plus haut niveau d'études l'équivalent de l'actuel brevet des collèges, et voyagé dans le monde après s'être engagé dans la marine, je m'imaginai qu'un tel rythme de vie ne permet pas de s'arrêter et suranalyser un livre ou suivre les faits et gestes d'une idole. Or, le statut de fan surgit à tous les niveaux d'existence, et la manière dont il joue inlassablement les mêmes chansons de Jean-Jacques Goldman à la guitare depuis leur sortie (selon ma mère) me l'a prouvé de bien des manières.

Être fan⁸ n'est donc pas une question d'âge ou de statut social, mais ce sont ces fans jeunes et féminines, majoritairement issues des catégories moins aisées, qui sont bien souvent le visage de cette culture - celles qu'on appelle groupies ou fangirls, larmes de mascara coulant sur leurs joues et appareil dentaire en vue quand elles hurlent le nom de leur idole au premier rang d'un concert qui fait salle comble. Et si les jeunes femmes sont le visage des mouvances de fans, c'est peut-être pour cette raison que la fan culture est aussi souvent moquée sur les réseaux sociaux comme dans les conversations en tête à tête : les centres d'intérêt des femmes sont analysés, critiqués à

8 « Si j'existe
Ma vie
C'est d'être fan »
Pascal Obispo, *Fan*, 2003

outrance, et quand elles se décident à fréquenter des milieux plus marqués par la présence masculine comme le sport, elles s'en font chasser, ou du moins on leur fait comprendre qu'elles n'y ont pas leur place de manière plus ou moins violente.

Au-delà de la misogynie ambiante et assumée, le·à fan reste une figure longtemps discutée et critiquée dans le monde des sciences humaines. Selon les discussions, il peut être défini tantôt comme un symbole de la passivité de l'individu aveugle face à sa consommation médiatique tandis qu'il avale sans broncher ce qu'on lui offre, tantôt l'exemple parfait d'une consommatrice émancipée avec un esprit critique et créatif qui sait user de ses passions à bon escient pour aller à l'encontre de la culture dominante. Bourdieu⁹ associe le fan au rôle « limite caricatural du militant, voué à une participation passionnée, parfois jusqu'au chauvinisme, mais passive et fictive qui n'est que la compensation illusoire de la dépossession au profit des experts. » Il affirme qu'avec « les produits culturels de grande diffusion, musiques dont les structures simples et répétitives appellent une participation passive et absente, divertissements préfabriqués que les nouveaux ingénieurs de la production culturelle

⁹ Toujours en 1979.

Pour des études plus récentes des phénomènes de fans, on peut citer la chercheuse Mélanie Bourdaa et son ouvrage *Les Fans : Publics actifs et engagés* publié en 2021.

de grande série conçoivent à l'intention des téléspectateurs, la dépossession de l'intention même de poser ses propres fins se double d'une forme plus insidieuse de la reconnaissance de la dépossession.» Je ne saurais quelle définition associer à cette enfant qui s'enfermait dans sa chambre et dans les livres, les yeux bien trop souvent rivés sur les écrans pour oublier que les regards seraient sur elle le lendemain, à l'école. Je pense qu'elle aurait aimé penser qu'être fan était bien plus qu'une simple absorption sans pensée ultérieure, car elle y réfléchissait énormément, même quand elle était censée s'occuper de choses bien plus importantes que ses hobbies sans enjeu. Mais il y avait dans la fan culture et son système quelque chose d'attrayant.

Cette communauté articulée autour de fanatiques¹⁰ d'un même sujet est difficile à saisir avec précision, les tendances allant et venant plus rapidement que jamais avec l'aide des réseaux sociaux, principalement TikTok depuis 2020. Évidemment, il serait inexact de lier la fan culture actuelle à une seule application, quand bien même l'application chinoise a mis en lumière des sous-cultures peut-être méconnues et les a présentées aux yeux du grand public¹¹, exacerbant par la même occasion et

10 L'utilisation du mot « fanatique » à la place de « fan » est ici délibérée, même si l'on pourrait avancer que ces deux termes signifient sensiblement la même chose. Si j'ai préféré fanatique, c'est parce qu'à mon sens, dans l'utilisation courante, tous les fans n'expriment pas le même niveau d'adoration ou d'obsession qu'on pourrait associer à une fanatique.

11 Par exemple, les fans de produits médiatiques issus

de cultures asiatiques restées jusqu'ici assez discrètes dans les médias mainstream malgré une présence significative sur Internet : les anime japonais, la musique (K-Pop) ou les séries télévisées coréennes (dramas)...

indirectement cette méthode de classement des intérêts en des cases bien définies, certains au-dessus, certains en-dessous.

La fan culture reste un phénomène assez peu discuté en France, les études anglo-saxonnes lui consacrant bien plus d'intérêt, notamment en les analysant de l'intérieur, n'hésitant pas à demander aux fans eux-mêmes la signification de leurs pratiques et leur offrant de donner un regard sur leur propre culture, un sur lequel ils pourraient avoir le contrôle.

À CONSULTER

Nicole Bitette, « *Rising Gen Z Subcultures: Cottagecore, Vsco Girls, and more* » disponible sur <https://www.paramount.com/news/content-and-experiences/rising-gen-z-subcultures-cottagecore-vsco-girls-and-more>, 2020 (consulté le 10 septembre 2023)

Mélanie Bourdaa, *Les Fans : Publics actifs et engagés*, éditions C&F, 2021

Pierre Bourdieu, *La Distinction : Critique sociale du jugement*, éditions de Minuit, 1979

Francesca Coppa, *A Brief History of Media Fandom*, in « Fan Fiction and Fan Communities in the Age of the Internet », éditions Hellekson & Busse, p. 41-59, 2006

Stuart Hall, Tony Jefferson, *Resistance Through Rituals: Youth Subcultures in Post-War Britain*, éditions Routledge, 2006 (2^{ème} édition)

II VAMPIRISME :



Être fan et créatrice

Format d'image populaire repris par de multiples fandoms pour représenter une fan d'un quelconque produit médiatique (ici : le *girlgroup* coréen Twice).



La plupart du temps, et à moins que le produit en question ne soit réellement controversé, la passion d'un individu pour un certain produit médiatique n'a pas vraiment de conséquences réelles sur son existence. On peut attendre avec impatience la sortie de chacun des romans de Stephen King ou considérer *Star Wars* comme

la meilleure franchise de l'univers sans laisser ce fait affecter le reste de sa vie. Cependant, c'est lorsque le^a fan décide de faire de sa passion un point de départ pour sa propre création qu'il s'attribue un statut à part.

Ce qui caractérise une partie très visible de ces fans de nos jours et dans tous les pays est leur capacité à créer à partir de ce qu'ils consomment : dans *Digital Fandom: New Media Studies*, Paul Booth utilise le terme *producer*, contraction de « produce » (produire) et « user » (utilisateurice) pour définir ces fans qui sont à la fois producteurices de contenu et lecteurices de produits médiatiques, dépassant la métaphore producteurice/consommateurice pour désigner les fans : Booth

considère qu'elle donne une image négative du·e la fan, qui serait alors uniquement lectrice, sans avoir « ni recul réflexif ni activité productrice ». Selon lui, dans les années 2020, le *producer* est un pilier de la culture participative dans le sens où·e est en mesure de partager ses créations et d'interagir avec sa communauté pour la faire vivre, incitant les autres fans à faire de même. De nos jours, si l'on est actif·ve sur les réseaux sociaux, il serait impossible de dissocier la consommation de médias avec l'expérience des autres fans tant on y est confronté·e contre notre gré. Il ne suffit pas de bloquer un certain terme pour ne plus le voir (j'ai déjà essayé avec Roman Polanski, mais hélas, je le retrouve systématiquement dans mon fil d'actualités Twitter), et il n'est pas rare que j'aie connaissance de certaines discussions ayant lieu dans des fandoms totalement différents de ceux auxquels j'appartiens.

Quand bien même ce concept de *producer* est un terme qui définit de manière adaptée la pratique de ces adorateurices devenu·es créateurices, d'aucun·es pensent que le statut-même de fan a suffisamment changé pour que la production et l'interaction avec du contenu créé « par les fans pour les fans » soit devenue une partie intégrante de l'expérience de consommation de médias.

Le^a fan serait donc par défaut un^e créateurice : Il met en place des espaces de conversation pour discuter autour d'un sujet commun, et par la même occasion, peut réinventer le canon 🐣.

Dans l'ensemble, la volonté des fans n'est pas de réécrire ou de remplacer le canon : il est un point de départ pour la création, un nouveau canal de communication entre des individus qui n'auraient sans doute eu aucun autre moyen de se rencontrer. En somme, le récit fictif d'origine est un prétexte à l'élaboration de nouvelles formes artistiques et à leur diffusion, à petite comme à plus grande échelle.

Il existe une myriade de raisons pour lesquelles le fanwork 🐣 existe : il peut rendre hommage, critiquer, démolir, reconstruire, changer, élever. Dans *Magical Me: Self-Insert Fanfiction as Literary Critique*, Melody Strmel prend l'exemple des fans des aventures de Sherlock Holmes. Les Sherlockians, comme ils se sont nommés, n'ont pas hésité à imaginer leurs propres récits à partir des personnages créés par Sir Arthur Conan Doyle, et ce, à peine dix ans après la sortie du premier roman de la collection, *Une étude en rouge*, en 1887. En l'occurrence,

ces travaux de fans se sont multipliés après que l'auteur a décidé de tuer Sherlock Holmes : il y avait ici une volonté de réécrire ce qui a été et imaginé ce qui aurait pu être en raison d'une décision qui n'a pas fait l'unanimité, une sorte d'uchronie¹² purement fictif.

En réponse à ce phénomène, Strmel souligne que l'écrivain « a fait périr le concept-même de [l'auteurice] – Doyle a tué Holmes, et les fans ont refusé de le laisser mourir. » La série *Sherlock* (pouvant d'ailleurs être tout autant considérée comme une fanfiction qu'une réécriture) diffusée sur la BBC à partir de 2010 a fait allusion à ces communautés spéculant sur les actions du détective en clin d'œil à ces fans très déterminés à faire entendre leur voix. Dans le premier épisode de la troisième saison (sp, *Le cercueil vide*, un groupe d'adorateurices de Sherlock Holmes, célèbre sur Internet grâce à son blog, spéculent sur sa mort supposée suite aux événements de la saison précédente. On les voit réunis en cercle dans un appartement aux murs recouverts d'images du détective, convaincus de sa survie, élaborant des théories sur une stratégie qui lui aurait permis de mettre en scène son suicide. L'une de ces fans propose alors un scénario dans lequel Sherlock Holmes et son ennemi juré, James

¹² Genre de littérature qui repose sur le principe de la réécriture de l'Histoire à partir de la modification du passé. Néologisme créé par Charles Renouvier en 1876 à la manière de l'utopie avec l'utilisation d'un « u » privatif ajouté à « chronos », le temps. Le principe d'une uchronie est de prendre comme point de départ un événement historique existant réellement et d'en imaginer les conséquences avec des situations fictives.

Post Tumblr. « Attendez. Les gars, vous comprenez pas, le fanclub de Sherlock d'Anderson s'appelle le Cercueil Vide. L'épisode est intitulé le Cercueil Vide parce qu'on est le fanclub de Sherlock. L'épisode entier était une fanfic géante avec tous les couples et théories parce que c'est littéralement sur nous. On est le Cercueil Vide. »

Moriarty, auraient collaboré pour la mise en place de ce plan et ne seraient pas si hostiles envers l'autre qu'on le penserait – ils auraient des sentiments l'un pour l'autre.

Depuis la diffusion du premier épisode et son succès sur les réseaux sociaux, en particulier Tumblr, les créateurs Mark Gatiss et Steven Moffat étaient conscients qu'ils devaient le succès de leur oeuvre en particulier aux fans *hardcore*¹³ qui décryptaient chaque plan, chaque élément de décor derrière l'un des actrices, chaque mot choisi dans un dialogue, à tort ou à raison. En revanche, cette représentation dans un des épisodes n'avait pas pour but de montrer leur gratitude, mais plutôt de se



moquer de ce comportement à la limite de l'obsession, du fanatisme : les membres du Cercueil Vide revêtent toutes la tenue emblématique de leur idole. Il est clair qu'ils sont très impliqués dans leur sujet, voire un peu trop, au vu de la manière dont leur comportement est utilisé pour l'aspect comique de l'épisode.

¹³ Mot désignant les fans les plus assidues et participatives d'un média, parfois utilisé de manière péjorative en raison de leur implication considérée comme embarrassante ou leur enthousiasme trop débordant pour l'objet de leur affection.

TEXTE ORIGINAL DU SCRIPT

He [Jim Moriarty] and Sherlock both laugh as if delighted that their plan has worked. They turn and look at each other, still giggling, but when their eyes meet their smiles slowly begin to fade as if they are starting to realise something or to feel something new. Sherlock frowns a little, looking puzzled, but Jim waits patiently for him to catch up. After a few moments Sherlock works it out and begins to lean towards him, and Jim moves to meet him. Their lips are just about to touch when...

ANDERSON (*horrified*): What?! Are you out of your mind?!

(He is standing and staring down at a dark-haired young woman sitting in his living room. She shrugs.)

TRADUCTION¹⁴

Lui [Jim Moriarty] et Sherlock se mettent à rire, ravis que leur plan ait fonctionné. Ils se tournent pour se faire face, gloussant toujours, mais lorsque leurs yeux se rencontrent, leur sourire s'efface doucement comme s'ils commençaient à réaliser quelque chose ou à ressentir une émotion nouvelle. Sherlock fronce légèrement les sourcils, perplexe, mais Jim attend patiemment qu'il comprenne. Après un court instant Sherlock devine ses intentions et commence à se pencher vers lui, et Jim s'incline pour aller à sa rencontre. Leurs lèvres sont sur le point de se toucher quand...

ANDERSON (horrifié) : Quoi ?! Tu es folle ?!

(Debout, il observe une jeune femme aux cheveux foncés assise dans son salon. Elle hausse les épaules.)

¹⁴ Réalisée par mes soins.

LAURA: I don't see why not. It's just as plausible as some of *your* theories.

(Behind her, the walls of the room are absolutely covered with notes, photographs and Post It notes. Pieces of red string link some of the paperwork together, some of the strings even crossing the room. Laura is not the only person in the room with Anderson – six or seven others are squeezed onto the furniture. At least three of them are wearing deerstalker¹⁵ hats, and one is wearing a Sherlock-like coat and scarf.)

ANDERSON: Look, if you're not going to take it seriously, Laura, you can... (He makes a "get out" gesture.)

LAURA (*angrily*): I *do* take it seriously. (She looks disapprovingly around at the others.) I don't think we should wear hats.

ANDERSON: I founded "The Empty Hearse" so like-minded people could meet, discuss theories...

LAURA : Je ne vois pas pourquoi. C'est tout aussi plausible que quelques unes de *tes* théories.

(Derrière elle, les murs sont couverts de part et d'autre de notes, de photographies et de post-its. Par endroits, des fils rouges relient les informations entre elles, parfois même à travers la pièce entière. Laura n'est pas seule avec Anderson – six ou sept autres personnes sont assises à l'étroit sur le sofa. Au moins trois d'entre eux portent des *deerstalkers*¹⁵, un·e autre porte un manteau et une écharpe rappelant ceux de Sherlock Holmes.)

ANDERSON : Écoute, si tu ne comptes pas prendre ça au sérieux, Laura, tu peux... (Il fait un geste pour l'inciter à s'en aller.)

LAURA (énervée) : Je le prends au sérieux. (Elle regarde les autres autour d'elle avec un air désappointé.) Je ne pense pas qu'on devrait porter de chapeau.

ANDERSON : J'ai fondé le Cercueil Vide pour que les personnes du même avis puissent se rencontrer

15 Chapeau anglais typiquement porté lors de la chasse en forêt, comme l'indique son nom traduisible en « traqueur de cerfs. » Il est emblématique du personnage de Sherlock Holmes bien qu'Arthur Conan Doyle ne lui en ait jamais fait porter un : on doit cette idée à Sidney Paget, illustrateur des histoires.

(He chokes on his words and steps closer to Laura, looking down at her angrily.)

ANDERSON: Sherlock's still out there.

(She rolls her eyes.)

ANDERSON: I'm convinced of it.

et discuter de leurs théories... (Il s'étouffe sur ses mots et s'avance vers Laura, l'observant avec colère.)

ANDERSON : Sherlock est toujours parmi nous.

(Elle lève les yeux au ciel.)

ANDERSON : J'en suis convaincu.

Cette impression est mis en exergue par l'implication du personnage d'Anderson, agent médical de Scotland Yard vouant une haine notoire envers Sherlock Holmes : usuellement, il est celui dont on se moque, celui auquel on claque la porte au nez pour l'aspect comique, celui qui n'a pas de bonnes intuitions et que personne n'écoute, aux remarques cyniques et contre-productives. Le fait qu'Anderson soit le visage de ce mouvement de fans n'est pas anodin. Il est une personne détestable aux yeux de chacun des autres personnages, n'a aucune qualité qui pourrait le rendre intéressant, et il est maintenant défini par son obsession envers une personne qu'il hait. Qui plus est, au sein de sa propre « communauté », il semble assumer un rôle de tyran que même ses acolytes ne supportent pas (et pour couronner le tout, au vu de sa réaction à la théorie de Laura, il ne semble pas voir les relations homosexuelles d'un très bon œil).



Sherlock, saison 3, épisode 1, « Le cercueil vide »

Pionnier des études anglo-saxonnes sur la fanfiction¹⁶, Henry Jenkins affirme que les fans écrivains utilisent les événements du canon comme un tremplin

36

¹⁶ Ses recherches sont regroupées sous la discipline des *fan studies*, qui a débuté aux États-Unis dans les années 1990 et n'a pas forcément d'équivalent en France, malgré la présence de chercheuses dans le domaine.

pour leurs propres créations: il développe que les textes de fans s'appuient sur la « capacité négative » de leurs auteurices, terme mentionné par le poète John Keats en 1817 dans une lettre à ses frères.

Ici, Jenkins l'utilise pour désigner le pouvoir dont font preuve fans pour s'immiscer dans les brèches et les détails dans le matériel source qui invitent l'audience à utiliser son imagination et à lire dans le sous-texte plutôt que de recevoir les informations sans les discuter ou à se poser de questions au sujet de ce qui ne se trouve pas dans le texte lui-même.

LETTRE ORIGINALE

I had not a dispute but a disquisition with [Charles] Dilke, upon various subjects; several things dovetailed in my mind, and at once it struck me what quality went to form a Man of Achievement, especially in Literature, and which Shakespeare possessed so enormously—I mean Negative Capability, that is, when a man is capable of being in uncertainties, mysteries, doubts, without any irritable reaching after fact and reason.

TRADUCTION¹⁷

Je n'ai pas eu de dispute mais une discussion avec [Charles] Dilke, à propos de sujets variés ; plusieurs choses se sont combinées dans mon esprit, et j'ai réalisé en un instant la qualité nécessaire pour constituer un homme de réussite, en particulier en littérature, et dont Shakespeare était tant pourvu – je parle de la Capacité Négative, c'est-à-dire, lorsqu'un homme est capable d'être dans l'incertitude, le mystère, le doute, sans entrer dans une recherche irritante de faits et de raison.

L'apparition de la fanfiction n'est pas nécessairement liée à l'avènement d'Internet, bien que la forme qu'on lui connaît actuellement a évidemment été influencée par les nouvelles technologies au fur et à mesure de leur développement. On peut la définir comme un type de récit écrit par un·e fan à partir d'un univers médiatique préexistant, qu'il soit issu de la télévision, d'un jeu vidéo, d'un livre ou toute autre forme de fiction. L'écriture de fanfiction est une activité majoritairement féminine, et ce, depuis sa conception : en 1970, 83% des auteurices de fanfiction sur *Star Trek* interrogés étaient des femmes,

statistique qui s'élève à 90% trois ans plus tard¹⁸. Pour des chiffres plus actuels, une étude menée en 2022¹⁹ avec 5000 participant·s contient une écrasante majorité de femmes cisgenres, en représentant 53% contre 5% d'hommes cisgenres²⁰. Au-delà de son aspect populaire, il n'est donc pas étonnant de tomber sur des critiques acerbes de la fanfiction, comme beaucoup de choses encensées par les femmes à travers l'Histoire²¹.

Si la pratique le précède, le terme de « fanfiction » en lui-même et le phénomène tel qu'on le connaît actuellement est apparu dans les années 1960, d'abord dans le fandom de la série *Star Trek* (1966). Les fanzines, des magazines créés par des adeptes d'un sujet ou d'un phénomène spécifique regroupant des textes et des images, étaient particulièrement appréciés dans ces milieux considérés underground. Il n'était pas rare d'y retrouver des histoires originales élaborées autour de l'univers de la série, en plus des dessins et autres types de fanart partagés entre amateurs, notamment dans le premier fanzine consacré à *Star Trek* imprimé en 1967, *Spockanalia*. Ces publications non-officielles étaient alors reproduites en masse avec des moyens minimaux et partagées en convention de science-fiction où elles étaient vendues

18 Selon Camille Bacon-Smith dans *Entreprising women: television fandom and the creation of popular myth*, 1992.

19 *Over*Flow: Fan Demographics of Our Own*, Lauren Rouse et Mel Stanfill, 2022.

20 À noter qu'il est impossible de déterminer avec exactitude la part d'hommes ou de femmes transgenres, l'étude ayant malheureusement été menée en regroupant ces deux

identités en une seule catégorie qui totalise 8% de la population sondée.

21 Le tricot, la couture, l'influenceuse Léna Situations, aimer les boys bands, les DIY, le maquillage, les manucures, se laver régulièrement, la chanteuse Angèle, l'astrologie, la mode, la coiffure, avoir des enfants, aller voir un psy, entre autres.

à moindre coût (principalement pour financer les prochaines éditions), ou envoyées par courrier.

De nos jours, on ne peut prétendre travailler sur la fanfiction sans citer le site ArchiveOfOurOwn. Communément appelé AO3, cette plateforme à but non lucratif a été établie en 2008 par l'Organization for Transformative Works. Elle regroupe des fanfictions en diverses langues, bien que l'anglais soit majoritaire : en 2019, on pouvait y trouver plus de cinq millions de travaux associés à plus de 33 000 fandoms. En novembre 2023, ce chiffre est monté à plus de douze millions d'histoires pour 61 000 fandoms, preuve que le site est toujours en rapide expansion.



Ce site à la renommée immense dans le milieu, dont le nom provient d'une oeuvre de Virginia Woolf, *A room of our own*, a été instauré par des fans ayant souhaité s'émanciper de plateformes trop restrictives au niveau du type d'histoire pouvant être publiée comme Fanfiction.net qui censurait lourdement le contenu pornographique très

prisé des auteurices malgré le système de ratings proposé, mais aussi de sites tels que FanLib qui avait pour optique de monétiser ces travaux, ce qui n'était pas le but premier des fans, majoritairement bénévoles, qui ont vu cette progression d'un mauvais œil. Si à l'instar de *Cinquante Nuances de Grey* (EL James, 2011), initialement écrite comme fanfiction de la saga *Twilight* (Stephenie Meyer, 2009) avant que les noms soient modifiés pour une sortie commerciale globale certains auteurices se voient offrir des opportunités monétaires, il est facile de constater que ces développements restent globalement minoritaires et que le partage de fanfictions n'a jamais eu pour première intention d'attirer une attention *mainstream*. Encore moins si, comme avec FanLib, les travaux de fans se retrouvent gérés par quatre hommes d'affaires qui n'en ont rien à faire de la passion derrière ces écrits et n'y voient qu'une chance de générer du profit sur le dos d'une communauté marginalisée.

On pourrait aussi se demander si la réputation douteuse des fanfictions dont il était question plus haut n'a pas contribué à rendre la pratique d'autant plus difficile à mettre en lumière, et donc, pour les maisons d'édition de s'y intéresser plus sérieusement. Mais la légitimité

de la fanfiction réside-t-elle dans sa publication ? Dans mes recherches, j'ai constaté que les auteurices avaient tendance à réduire l'influence de la fanfiction à quelques sites très spécialisés, à des liens qui s'échangent sous la manche. La pratique donne l'impression d'un club privé, difficile d'accès, avec des codes, des terminologies alambiquées, des lieux secrets, et une sensation que l'on fait partie de ce monde ou l'on n'en est pas. Il serait hypocrite de ma part que de dire le contraire, en témoignent le glossaire complexe et les anglicismes dont j'use depuis la première ligne de cet ouvrage. En revanche, je ne suis pas certaine qu'il soit pertinent en 2023 de reléguer la fanfiction à un milieu exclusif évoluant dans l'ombre, car plusieurs dizaines d'années après les premiers fanzines et à l'aide de la multiplication des réseaux sociaux ainsi que leur portée de plus en plus vaste, ces communautés de niche se développent au-delà des frontières d'un simple site ou d'un blog ; les utilisateurices communiquent, partagent du contenu sur des plateformes où leur visibilité est bien plus importante comme Twitter, Instagram, TikTok ou même Facebook. La fanfiction revêt des aspects multiples, et perdurera probablement aussi longtemps que les fans auront quelque chose sur le cœur, que cette chose soit de l'ordre de la critique ou simplement du fantasme.

Toutefois, malgré la popularité de ces plateformes de nos jours, je n'en avais pas connaissance à l'âge d'or de ma consommation de fanfics. En 2012, quand j'étais au collège, mes amies et moi-même avons créé un forum destiné à partager nos récits sur des thèmes décidés à l'avance entre nous; faute de trouver un lieu qui nous convenait pour partager ce qui nous tenait à cœur, nous l'avons créé. Je me rappelle avec une clarté presque déconcertante les histoires que j'écrivais en utilisant soit mes propres personnages, soit, le plus souvent, des membres d'un groupe que j'écoutais à longueur de journée pour le plus grand bonheur de mes lectrices. Je ne les considérais pas comme des fanfictions, mais au sens strict du terme, cela devait être la première fois que j'en écrivais malgré moi.

Pour illustrer mes propos, il y avait cette nouvelle que j'avais imaginée pour ce fameux forum sur le thème « Des vacances en Enfer », nommée « ; » (lu « Deux points virgules » par mes amies et censé rappeler des crocs de vampire). Le personnage principal issu de mon imagination, une fille de quinze ans appelée Olivia, surnommée Oli, partait en aventure dans les limbes avec des chasseurs de vampire qui n'étaient autre que le groupe britannique

Fearless Vampire Killers, formé en 2008. Leur rôle était ici très littéral : j'avais repris leur nom (traduisible littéralement en « tueurs de vampire sans peur ») et une partie de l'univers qu'ils avaient créé à travers leur musique : ils s'étaient eux-mêmes assigné des personnages à travers leur musique ainsi qu'une série de livres écrite par Laurence Beveridge²³, leur chanteur et guitariste. Je n'avais qu'à piocher ce qui m'intéressait et créer mes propres scénarios autour de ce qui avait déjà été préétabli.

Malgré les références évidentes, j'avais pris des libertés créatives avec les personnages de Fearless Vampire Killers. Ils n'avaient pas les mêmes noms (j'avais choisi une variation de leurs vrais prénoms, seul celui de Shane avait été conservé, et Luke ne faisait pas partie de l'histoire) et leurs personnalités avaient été altérées pour remplir le rôle que je voulais qu'ils adoptent dans les péripéties : Lauris était le chef de la troupe de chasseurs et faisait avancer l'intrigue bien qu'il cache des secrets à ses acolytes, Andrew représentait le *love interest*²⁴ presque trop évident prêt à tout pour protéger une inconnue, Kieran devait poser problème à la protagoniste en lui mettant des bâtons dans les roues avec sa personnalité particulièrement désagréable (bien qu'ils mettent de

²³ *Codex Grandomina*, 2013

²⁴ Personnage ayant le potentiel de devenir, au fil de l'intrigue, un·e partenaire amoureux·se pour le·a protagoniste.

côté leurs différends au fil du temps), et Shane, le frère d'Andrew, n'avait pas vraiment de rôle à part celui de ce type qui meurt pour faire avancer l'histoire.

Au-delà de l'embarras que m'inspire la relecture de mon écriture un peu naïve en 2023, je peux déceler quelques aspects de la fanfiction que j'avais adoptés malgré moi ; je n'étais en aucun cas consommatrice de fanfic, ayant plutôt tendance à les fustiger et à les considérer bien en-dessous de la littérature classique. Pourtant, les clichés sont là : sur ArchiveOfOurOwn ou Wattpad, je pourrais retrouver des histoires de ce genre par centaines - une adolescente projetée dans un monde parallèle où elle va rencontrer des créatures surnaturelles et nouer des liens d'amitié (et d'amour) avec des personnages masculins mystérieux. En l'occurrence, Oli devait sûrement représenter l'archétype de la jeune fille que je voulais devenir : intrépide, indépendante, la langue bien pendue, avec des capacités de survie, un pouvoir surnaturel. Je ne voulais pas qu'elle soit comme les personnages féminins que je retrouvais dans les médias qui avaient toujours besoin d'être sauvées. En revanche, je refusais catégoriquement l'idée de faire de cette jeune fille une Mary-Sue 🙄, invincible et sans défaut, et j'aurais détesté

qu'on la qualifie de la sorte, convaincue de ma capacité à créer un personnage profond et nuancé (et sans doute vexée comme si on m'avait insultée, moi, et pas ma création.) Peut-être était-ce ma façon de m'insérer, moi-même en tant qu'autrice, dans la narration de ce groupe, en m'offrant par la même occasion ces caractéristiques qui je pensais auraient fait de moi une personne intéressante et bien plus appréciée dans la vraie vie.

Ainsi, le rôle du fan n'est pas seulement de devenir critique de ce qu'il consomme. Quand j'ai interrogé une amie au sujet de sa pratique de la fanfiction (voir ANNEXE 2), nous sommes tombées d'accord sur cette idée selon laquelle dans l'utilisation du personnage d'autrui réside peut-être une volonté de demeurer dans une certaine zone de confort, de voir le récit comme un objet transitionnel qui aide à progresser à la fois dans sa vie et dans son travail d'écrivain. Parfois, l'idée est simplement de se retrouver dans un univers où le fan a le contrôle - mais l'a-t-il réellement ?

La question du droit d'auteurice demeure un débat épineux chez ceux qui s'intéressent au fanwork dans son ensemble; là où J.K. Rowling - pour ne pas la

citer - autorise (et encourage) les fanworks autour de l'univers d'*Harry Potter*, George R. R. Martin, auteur de la saga *A Song of Ice and Fire* sur laquelle est basée la série télévisée *Game of Thrones* (2011-2019) refuse catégoriquement l'utilisation de ses personnages pour la création d'histoires en parallèle. Dans un post de blog datant de 2010, il souligne être lui-même passé par la fanfiction mais qu'il déteste le nom donné à la pratique, et de surcroît, refuse d'être associé à ce terme avec ses connotations actuelles.

Malgré ses doléances, ArchiveOfOurOwn répertorie en 2023 plus de 80 000 fanfictions sur *A Song of Ice and Fire*, saga originale ayant inspiré la série télévisée. Un chiffre plutôt maigre par rapport aux 400 000 sous le tag Harry Potter. Quand bien même la popularité de ces séries n'est pas égale, on peut remarquer une nette différence dans la création de fanworks qui n'est certainement pas seulement due à la taille des fandoms. Il est possible qu'une partie des fans aient finalement respecté ses demandes et se soient abstenus de spéculer sur ses personnages que l'auteur « considère comme ses enfants », toujours selon son blog.

J'aurais tendance à penser qu'une fois présentée au monde, une œuvre n'appartient plus réellement à son auteurice, pour le meilleur et pour le pire. Dès lors qu'un univers quitte l'esprit de sa créateurice, on peut s'attendre à ce qu'il inspire des travaux dont on ne peut, certes, pas contrôler la nature, mais qui demeurent des créations qui méritent d'exister au même titre que l'objet médiatique dont elles sont issues. C'est là tout l'intérêt pour le^a fan d'enfiler sa tenue de créateurice : absorber ce qui lui a été donné, puis donner à son tour, et ainsi de suite. À mes yeux, c'est quand elle entre en résonance avec autrui qu'une œuvre prend vraiment vie.

À CONSULTER

Camille Bacon-Smith, *Science Fiction Culture*, édité par l'Université de Pennsylvanie, 2000

Drew Emanuel Berkowitz, *Framing the future of fanfiction: How the New York Times' portrayal of a youth media subculture influences beliefs about media literacy education*, disponible sur <https://digitalcommons.uri.edu/jmle/vol4/iss3/2/>, 2012

William Lewis Bolt, *The Hidden Authors: A Study and Survey of Fan Fiction Writers*, 2004

Benoit Dusanter, « Nina Hazel: "Avec la fanfiction, l'histoire ne s'arrête jamais" », *INA*, disponible sur <https://www.ina.fr/actualites-ina/lundi-de-l-ina-fandom>, 2022

Lincoln Geraghty, Bertha Chin, Lori Morimoto, Bethan Jones, Kristina Busse, Francesca Coppa, Kristine Michelle « Khursten » Santos, Louisa Ellen Stein, *Roundtable: The Past, Present and Future of Fan Fiction*, disponible sur <https://www.mdpi.com/2076-0787/11/5/120>, publié le 22 septembre 2022 (consulté le 15 avril 2023)

Henry Jenkins, *Fan Fiction as Critical Commentary*, disponible sur http://henryjenkins.org/blog/2006/09/fan_fiction_as_critical_commen.html, 27 septembre 2006 (consulté le 5 mai 2023)

lzzzyzzz, *The Weird World of Mary-Sues*, posté le 2 août 2022

À CONSULTER

Constance Penley, *Brownian Motion: Women, Tactics and Technology*, édité par l'Université du Minnesota, 1991

Pauline Petit, « La fanfiction, une littérature à soi », *France Culture*, disponible sur <https://www.radiofrance.fr/franceculture/la-fanfiction-une-litterature-a-soi-6715539>, publié le 16 août 2022 (consulté le 10 avril 2023)

Lauren Rouse, Mel Stanfill, *Over*Flow: Fan Demographics on ArchiveOfOurOwn*, disponible sur <https://www.flowjournal.org/2023/02/fan-demographics-on-ao3>, 2023

Morgane Tual, « AO3, la bibliothèque rebelle aux 5 millions de fanfictions », *Le Monde*, disponible sur https://www.lemonde.fr/pixels/article/2019/08/17/ao3-la-bibliotheque-rebelle-aux-5-millions-de-fanfictions_5500292_4408996.html, 2019

Morgane Tual, « Malgré le désaccord de George R. R. Martin, "Game of Thrones" inspire de nombreux récits de fans », *Le Monde*, par https://www.lemonde.fr/pixels/article/2019/05/12/malgre-le-desaccord-de-george-r-r-martin-game-of-thrones-inspire-de-nombreux-recits-de-fans_5461123_4408996.html, 2019

III

FANTASME :



L'auteurice comme personnage

« On considère que le fantasme masculin est capable de créer une réalité alternative, tandis que le fantasme féminin sert seulement à s'évader de la réalité. »
bell hooks, *A propos d'amour*

En plus d'une population largement féminine, les recherches démographiques concernant la fanfiction, quoique rares, permettent d'affirmer une sur-représentation de communautés queer, que ce soit au niveau des auteurices, des lecteurices, et des personnages en elleux-mêmes. On pourrait citer la dernière étude en date menée en 2013 par *centreftheselights*, une utilisateurice du site *ArchiveOfOurOwn*²⁵, qui spécifie que parmi les 10 000 lecteurices et/ou auteurices interrogés, environ 71% s'identifient comme non-hétérosexuels. Plus récemment, un sondage proposé par Lauren Rouse et Mel Stanfill en 2023 rapporte que 87% des 5000 personnes y ayant répondu s'identifient à des orientations non-hétérosexuelles, et 42% ne se décrivent pas comme cisgenres. Quand bien même les échantillons peuvent paraître dérisoires, on ne peut nier que ces chiffres soulignent combien les personnes LGBTQIA+ trouvent un intérêt à

²⁵ *AO3 Census: Demographics*, disponible sur <https://archive-of-our-own.org/works/16988199/chapters/39932349>

la fanfiction au-delà de la simple exploration du canon et ses possibilités.

Plus haut, je mentionnais ma volonté de me voir représentée dans une histoire aux éléments surnaturels accompagnée de membres d'un groupe que j'aimais, en créant cette jeune fille appelée Oli. Étrangement, je lui avais créé une romance hétérosexuelle, chose que je n'avais jamais expérimentée et que je ne cherchais pas, étant moi-même déjà bien convaincue de mon identité à l'époque et partageant joyeusement mes écrits avec ma copine, entre autres.

Quand bien même l'aspect queer ne passait pas par la protagoniste à laquelle je m'identifiais, je remarque que j'avais voulu une certaine tension sexuelle entre deux des personnages masculins, Lauris et Kieran, le premier bien plus ouvertement queer que le second. C'était presque évident pour moi d'intégrer des personnages queer à mes créations, même si les véritables personnes sur lesquelles j'avais basé mon histoire ne s'identifiaient pas sous ce terme.

EXTRAIT DU CHAPITRE 4 DE ;:26

Le roi prit place dans le fauteuil en face du mien. Il me détailla longuement de la tête au pied, et je savais que cela était dû au costume noir décoré de rubis que je portais à ce moment et qu'il détestait voir sur moi. Il le pensait bien trop en désaccord avec le sien et la décoration minutieuse de notre demeure, essentiellement composée de teintes de blanc et de doré. Cette fois, il ne fit aucune remarque désobligeante.

— Le bal est pour ce soir, m'annonça-t-il. Je compte sur ta présence.

— En quoi est-ce que ça me regarde, exactement ? l'interrogeai-je.

— C'est évident, enfin. Ta future épouse se trouvera parmi les invités.

Je m'étouffai silencieusement. Tout mais pas ça.

26 Écrite par moi-même en 2013.

Pas de cérémonie. Pas de mariage. Pas de femme. J'appuyai nerveusement sur le bouton « volume + » de la télécommande.

— Je croyais t'avoir déjà dit que ça ne m'intéressait pas, répliquai-je froidement.

— Fais donc un effort. La fille du Cardinal sera présente. Elle a dix-huit ans, et j'ai entendu dire que sa beauté était éblouissante.

Bien que la religion et moi fassions 25886, je savais que le Cardinal était un demi-vampire accepté dans la haute société, et je n'avais aucune envie d'avoir un quelconque lien de parenté avec ces enfoirés. Mes mains se crispèrent sur les bras du fauteuil.

— Pour la dernière fois, je n'en ai rien à faire ! Elle ne m'intéresse pas, cette grognasse. (Mes mots avaient dépassé ma pensée. Je soupirai.) J'aime quelqu'un d'autre, ça te va ?

— Je ne crois pas t'avoir laissé le choix, déclara-t-il sèchement en se raidissant. Tu es Prince, Lauris !

Ce n'était pas une quelconque princesse ou duchesse que j'affectionnais, quelle qu'était leur beauté. Ce n'était pas d'elles que je voulais. Je n'avais aucune envie de « créer une descendance digne de ce nom » avec une parfaite inconnue, et d'ailleurs, je n'éprouvais aucun enthousiasme à l'idée de procréer. Quand il s'agissait d'imaginer mon avenir, je n'avais toujours eu qu'une seule et unique personne en tête, et je doute que mon père eut été ravi d'entendre un prénom masculin sortir de ma bouche si le sujet du mariage était abordé.

— Bien. Que veux-tu en échange ?

Il me proposait un marché. J'affichai un rictus dégoûté en retour.

— Que tu fasses quelque chose d'utile au lieu de

rester le cul vissé sur ton trône. Des gens meurent, tu es au courant ?

Les yeux de mon père se plissèrent. Il n'avait probablement pas compris mon allusion à la situation de Kieran. Tant mieux.

— Si tu penses à la Colline Pourpre, sache que je compte régler ce problème rapidement, se justifia-t-il. Tu n'as pas à t'en mêler.

Il marqua une pause tandis que je fronçai les sourcils.

— Surtout en compagnie de ce garçon boueux au sang maudit. Il ne t'apportera que la misère.

À cet instant, je rassemblai tout le *self-control* que je pus trouver pour ne pas me jeter sur le roi et lui coller une droite. À la place, je m'approchai lentement de son fauteuil, l'air sombre.

— Ne t'avise plus jamais de qualifier Kieran de la sorte, sinon...

— Serait-ce des menaces ? (Il rit.) Allons, tu dois m'obéir. Cela fait partie de notre... arrangement.

J'étais incapable d'en ajouter plus. Il avait raison.

Il faut dire que les personnages queer ne couraient pas les rues, et malgré tous les reproches faits à propos d'une certaine culture woke²⁷ sur les réseaux sociaux et de la soi-disant invasion du « lobby LGBT », ils restent toujours assez discrets dans les médias, relégués aux intrigues secondaires, cachés dans l'arrière-plan. Aux États-Unis, toute mention de l'homosexualité fut même un temps bannie des écrans à la suite de la sortie en 1930 du code Hays baptisé après son créateur William Hays, sénateur et président de la Motion Pictures Producers and Distributors Association. Cette publication était censée réguler le contenu de la production de films, décrétant ce qui était convenable de montrer ou non. Il fut rigoureusement appliqué jusqu'au début des années 1950 puis plus librement jusqu'en 1966. La simple mention de ces dates est plutôt alarmante en soi, puisqu'elle indique que l'existence des personnes homosexuelles dans les médias dérangeait au point d'en être chassée il n'y a même pas cent ans, ces règles étant encore applicables durant la période où ma mère était enfant. Quand bien même une telle loi ne régissait pas les médias en France avec un texte écrit noir sur blanc, il ne fait aucun doute que l'homosexualité, la bisexualité ou toute autre forme de relation ne correspondant pas à un schéma hétéronormé

27 Traduit littéralement en « éveillé » et emprunté à l'anglais vernaculaire afro-américain (couramment appelé AAVE), un dialecte propre aux afro-américaines, ce mot désigne le fait d'être consciente des luttes sociales des minorités telles que les mouvements féministes, antiracistes ou en faveur des droits des personnes queer.

étaient au mieux passés sous silence, au pire condamnés publiquement.

L'interdiction de toute mention d'homosexualité ne signifie pas qu'elle n'était pas présente pour autant. Elle l'était de manière implicite, dans des contextes questionnables et révoltants pour les concernés. Selon Laurence Senelick, « l'homosexualité fut d'abord introduite sur scène dans un déguisement » (*The Homosexual as Villain and Victim in Fin-de-Siècle Drama*, 1993). Les médias nous ont prouvé à maintes reprises qu'ils représentent et orientent la vision du grand public sur des phénomènes de société, lancent les modes et les défont à la guise des pouvoirs dominants. Il n'est donc pas étonnant d'y voir se refléter les LGBTphobies d'une partie conséquente de la société, qui sont tout autant une force de pression sur les produits qui leur sont proposés et sous l'influence de ces mêmes produits. Koeun Kim a écrit à ce sujet que « les médias nous disent souvent comment nous devons nous sentir à propos de nous-mêmes et des autres - par exemple, ils mettent en avant certains types de corps et de vêtements. De la même manière, en mettant en avant des comportement genrés et en bannissant l'homosexualité, on diffusait alors le message selon

lequel elle n'était pas assez appropriée pour être regardée ouvertement. En réalité, même si le contenu traitant d'homosexualité était interdit à l'époque, on y faisait tout de même lourdement référence, et cette tendance subsiste dans nos produits médiatiques actuels» (*Queer-coded Villains (And Why You Should Care)*, 2017).

«*The only way to refer to this king of darkness is simply... Him.*»²⁸

Une manière d'intégrer ce qui est censé être tabou est l'existence d'antagonistes *queercoded* : leurs caractéristiques physiques peuvent être associées à la beauté féminine ; une structure osseuse du visage plus fine, des pommettes hautes, un corps fin aux antipodes de la figure masculine du héros, et du maquillage soulignant des traits délicats. Cela passe aussi par leur attitude, leur voix plus douce ou suave, leur personnalité fourbe, et parfois même des remarques tendancieuses à l'égard des personnages (gentils) du même genre.



Lui, dans l'épisode 3 de la saison 1 des *Supers Nanas* (1998).

Prenons pour illustration Lui, l'ennemi principal du dessin animé *Les Supers Nanas* (1998), désigné comme le « plus méchant » de tous¹². Il est dessiné avec une grande silhouette fine, des cils épais et longs, ainsi que des joues et des lèvres maquillées, tandis que sa palette de couleurs est composée principalement de rouge et de rose. Il porte ce qui s'apparente à une robe courte à froufrous, comme un tutu, assortie d'une ceinture autour de sa taille et des bottes hautes à talons aiguilles. Les autres personnages se réfèrent à Lui avec des pronoms masculins (son nom en étant lui-même un) et son expression de genre pouvant être qualifiée de traditionnellement féminine n'est jamais vraiment discutée, seulement utilisée pour lui donner un air étrange et presque inquiétant.

En analysant les réseaux sociaux les plus utilisés par la génération Z ayant grandi avec des produits médiatiques plus ouverts avec leurs personnages queer ou racisés, il ne semble pas y avoir, dans l'ensemble, de mauvais sentiment à l'égard de ces clichés du « méchant gay ». Au contraire, ils sont des icônes, des modèles, principalement dans leur potentiel comique ou tragique, et leurs choix vestimentaires, moins dans leurs actions et leurs convictions qui passent alors au second plan. En

revanche, comme l'a souligné Rebecca Sugar, créatrice du dessin animé *Steven Universe* reconnu pour la diversité de ses personnages, « pouvoir seulement exister en tant que méchant^a ou que blague est une chose très lourde à porter pour un enfant. »

Quand bien même de plus en plus d'identités de genre, de sexualités et même d'origines sont représentées à l'écran et accessibles via des plateformes plus usitées par les jeunes générations comme Netflix, et ce, plus seulement comme des *villains*, il n'est toujours pas évident d'évoluer dans une société qui considère que ces avancées sont dues au wokisme. Pour une jeune personne en quête de reconnaissance et d'acceptation, il n'y a peu de choses plus malaisantes que de se retrouver à une table où ses pairs se plaignent d'une prétendue « propagande LGBT » et expriment leur dégoût envers les personnes queer. J'ai toujours eu horreur de me justifier auprès d'homophobes, surtout quand je sais pertinemment que leurs opinions immondes ne changeront pas après une simple conversation. Pas étonnant que mon mécanisme de défense de



Rubis et Saphir, un couple de personnages non-binaires du dessin animé *Steven Universe* (2013-2019)

prédilection soit de me cacher – ce que je fais d'ailleurs à merveille à travers ces mots, malgré moi.

La fanfiction entre donc en jeu pour réhabiter un corps, se réappropriier un espace, pratique commune et presque obligatoire pour les personnes queer qui se sentent aliénées par des sociétés étriquées, quelle que soit leur environnement et leurs hobbies. Il n'est évidemment pas ici question de prétendre que la fanfiction est exclusivement réservée à des communautés marginalisées. Cependant, sans mentionner le fait indubitable que les pairings gays ont popularisé la fanfic à son inception, il y a quelque part dans cette forme d'écriture une volonté de réécrire le monde qui résonne particulièrement aux oreilles de ces personnes qui ne se retrouvent pas dans le leur – une sorte de miroir qui va bien au-delà de la pop culture. Le^a fan est avant tout un^e humain^e qui, quand il est confronté à son environnement, décide d'ellui-même de ce qu'il va en faire. En discutant avec Leña, autrice de fanfiction (voir ANNEXE 1), j'ai découvert que ses écrits sont motivés par une volonté de remplir un vide, de matérialiser « ce qui lui manque ». Je pense que la nuance est là : à défaut d'avoir ce qu'on veut, on finit par le créer nous-mêmes.

Au final, qui pourrait m'en vouloir d'avoir imaginé un semblant de romance dans chaque détail de la relation entre Sherlock Holmes et John Watson ou d'avoir voulu une fin différente pour Hannibal Lecter et Will Graham dans la série *Hannibal* ? Est-ce nocif d'avouer qu'un de mes headcanons 🍷 définit Link, protagoniste de la saga de jeux vidéos *The Legend of Zelda*, comme un homme transgenre ? Pourquoi dois-je faire face à la stupidité et l'homophobie d'un·e utilisateur·ice lambda sur un réseau social quelconque dès lors que j'imagine, que je spécule, que je déchiffre, que je m'identifie, en bref, tout ce qu'une œuvre d'art appelle à faire ?

Ce qui m'a toujours dérangée sur Internet, c'est cette tendance à rabaisser toute opinion qui diffère de la norme, à moquer toute personne qui ne correspond pas aux critères de la majorité, à taper sur le clou qui dépasse de la planche pour qu'il y rentre de force. Pour la communauté LGBTQIA+, la *cringe culture* n'est qu'une extension virtuelle de notre quotidien. Je ne pense pas que nos vies devraient être automatiquement perçues comme « cringe ». Je ne pense pas que signaler notre présence soit gênant. Nos histoires ne sont pas embarrassantes et ne devraient pas être cachées.

Hannibal Lecter (Mads Mikkelsen) et Will Graham (Hugh Dancy) dans la série *Hannibal*
par Bryan Fuller (2013-2015)



Évidemment, se sentir représentée dans un produit médiatique n'est pas le remède miracle à des problèmes plus insidieux et déjà bien installés, à la fois dans les esprits individuels et à un niveau sociétal. Au demeurant, il s'agit simplement d'auteurices qui cherchent une véritable représentation, une qui ne les blesserait pas ou ne chercherait pas à leur nuire, et qui finissent par la créer elleux-mêmes. Si je le pouvais, je réécrirais ma vie à la manière d'un de mes plaisirs coupables en matière de tropes 🍷; j'en ferais un *coffee shop AU* 🍷 et je serais serveuse dans un café-librairie décoré de guirlandes lumineuses où je remarquerais cette cliente fidèle dont je m'empresserais de retenir la commande hebdomadaire - un cappuccino long à emporter, sans sucre et avec du lait d'amande - sans savoir réellement comment l'aborder, trop intimidée par son aura douce et chaleureuse, puis après quelques péripéties, nous trouverions que les sentiments de chacune étaient finalement réciproques. Le concept d'homophobie n'existerait pas pour des raisons évidentes; tout ce qui compterait, ce serait la naissance de ces émotions complexes entre ma love interest et

moi-même. Je réussirais peut-être même l'exploit de boire une tasse de café sans grimacer. Je sortirais des répliques clichées sans bégayer tous les trois mots, je dirais que je crois en l'amour comme un acte – pas l'amour que l'on fait, mais celui qu'on fabrique dans l'intention de le donner, un acte conscient et délibéré. Oui, si l'homophobie n'existait pas, je serais sûrement beaucoup moins aigrie et (peut-être) moins souvent célibataire.



Dans ma pratique de l'écriture comme dans les scénarios que j'élabore dans ma tête avant de m'endormir, il m'arrive bien souvent de me réinventer à la lumière d'un monde où les limites de mon corps et de la société n'ont aucune entrave sur moi. Je mobilise le passé, l'avant, il y a dix ans, ces moments où aux yeux des autres et sur les écrans qui ornent nos salons et nos rues, je n'étais pas simplement invisible : je n'existais pas. Je m'imaginai – et m'imagine encore – dans d'autres corps et d'autres contextes.

Dans ma consommation de fanfictions, j'ai remarqué la prévalence de récits incluant des relations entre

Réplique issue de l'émission *Billy on the street* présentée par le comédien américain Billy Eichner.

hommes et mon goût plus prononcé pour ces histoires que pour d'autres. Ils faisaient battre mon cœur bien plus que des romances hétéros, bien entendu, mais je n'étais pas la seule personne à m'identifier en tant que femme qui préférait les relations homosexuelles entre deux hommes plutôt que n'importe quel scénario impliquant un personnage féminin.

Il y avait tout un phénomène dans le monde de la fanfiction, des décennies de femmes écrivant des romances et du sexe entre hommes, des non-hommes qui (ré)inventent ces relations qu'ils n'expérimenteront jamais. Ces fanfictions étaient le plus souvent trouvées sous le tag M/M pour Male/Male dans les années 2010 et 2020, mais l'appellation *slash* fut la première instaurée par la communauté des fans de *Star Trek* dans les années 1970 : elle fait référence au signe « / » placé entre les noms des deux personnes composant le couple développé dans une fiction, comme « Kirk/Spock », un pairing particulièrement populaire dans le fandom. L'équivalent féminin était très éloquemment désigné par l'appellation *femslash*.

Selon Lauren Rouse et Mel Stanfil, « les académiques semblent préoccupés avec la raison pour laquelle

des femmes hétéros écrivent des histoires à propos de personnages masculins homosexuels, et voient les fanfictions slash comme une appropriation hétérosexuelle de la queerness, » mais en réalité, « les femmes lesbiennes et bisexuelles ont toujours tout autant contribué au fandom slash que les femmes hétérosexuelles, et des personnes de toutes orientations sexuelles ont trouvé en cette pratique un endroit pour explorer leurs différences et leurs ressemblances. » Dans mon expérience, je me rappelle clairement avoir vu la légitimité de la fanfiction *slash* entre hommes remise en question dès lors qu'on apprenait qu'une femme en était l'autrice : en l'occurrence, on l'accusait de fétichiser les relations homosexuelles, si par malheur elle venait à inclure une scène intime, de les sexualiser. Au-delà du choix abusif (à mon sens) de deux termes qui devraient être utilisés avec parcimonie, n'était-ce pas simplement la volonté, peut-être inconsciente, de femmes voulant se retrouver maîtresse de l'intrigue pour une fois dans un monde où les protagonistes masculins dominent la fiction ? Une femme ne peut-elle jamais s'identifier à un homme, même à travers le spectre de l'amour ? D'une manière similaire, quand les hommes ont-ils déjà essayé de se mettre à la place des femmes ?

Il y a quelques mois, alors que j'écrivais seulement les premières pages de ce mémoire, je me rappelle avoir regardé le film *Fanfiction* (réalisé par Marta Karwowska, sorti en 2023 sur la plateforme Netflix) et, malgré l'intrigue plutôt moyenne à mon goût, je me suis reconnue d'une certaine manière dans l'histoire de Toska, cette ado de dix-sept ans mal dans sa peau addict aux antidépresseurs qui écrit des fanfictions pour fuir ses soucis. À l'aide de procédés visuels, on comprend qu'elle invente un personnage, un chanteur et guitariste de rock au look androgyne, qui est une version rêvée d'elle-même. De fil en aiguille et après sa rencontre avec un camarade de son lycée, Léon, elle pose enfin des mots sur qui elle est réellement et surtout son rapport à son genre.

Je me suis revue à son âge avec un regard infiniment plus bienveillant que je ne l'aurais imaginé ; je pensais être plus critique, plus gênée par mon comportement à cette période ingrate. Mais je ne pense pas qu'une ado en quête d'identité et de réconfort mérite vraiment d'être jugée aussi durement. À l'inverse, je pense qu'elle devrait se réapproprier ce qui l'a rendue *cringe*, revisiter ces personnages féminins forts qu'elle a reniés, baigner à nouveau dans la joie d'être une fangirl, acheter des romans

pour ados, écrire, écrire toujours, sans se soucier du regard inquisiteur de ceux qui ne chercheront jamais à la lire.

À CONSULTER

Matthew Ball, Sharon Hayes, *Queering cyberspace: fanfiction communities spaces for expressing and exploring sexuality*, 2010

Iris Brey, *Le regard féminin*, éditions Divergences, 2020

Kyle Desiderio, Chris Synder, *The evolution of queer characters in children's animation*, disponible sur <https://www.insider.com/the-evolution-of-queer-characters-in-kids-animated-tv-shows-2021-6>, consulté le 10 octobre 2023

Rob Epstein, Jeffrey Friedman, *The Celluloid Closet*, 1995, Home Box Office, 102 minutes, États-Unis

Azalée Fayolle, *Des femmes et du style*, éditions Divergences, 2023

bell hooks, *À propos d'amour (All about love)*, éditions Divergences, 2000

Koeun Kim, « Queer-coded Villains (And Why You Should Care) », in *Dialogues@RU* 2017

Melody Strmel, *Magical Me: Self-Insertion Fanfiction as Literary Critique*, 2014

Base de données de personnages LGBTQ+ dans des dessins animés pour enfants, disponible sur <https://www.insider.com/lgbtq-cartoon-characters-kids-database-2021-06?page=explore-database#component>, consulté le 8 septembre 2023

En somme, le statut de fan implique bien plus que la simple consommation d'un objet médiatique. Le^a fan est un être multi-facettes qui aide à construire l'œuvre qu'il affectionne, d'une manière différente de celle de l'auteurice. Tous les jours, nombre de fanworks autour de films, séries, livres, fleurissent tous les jours aux quatre coins d'Internet, principal moyen de communication et de diffusion de ces nouvelles œuvres originales. Pour ce mémoire, nous avons exploré en particulier la fanfiction et ce qu'elle représente non seulement pour les auteurices des sagas célèbres dont elles peuvent être issues, mais surtout pour les auteurices et lecteurices de fanfiction qui l'utilisent comme exutoire, refuge, ou plateforme de discussion de masse. Cette pratique demeure toujours populaire en 2023 malgré un certain manque de reconnaissance du grand public, témoignant de son utilité au sein des fandoms mais également auprès de personnes en recherche de représentation comme les communautés LGBTQIA+. Elle est un vaste moyen de communication inattendu, créatrice de dialogue et de refuges.

Bien que cette pratique puisse être attribuée à un public jeune et avide de (re)connaissance de soi, la réécriture ou la copie sont, entre autres, deux moyens très

similaires à la fanfiction pour un artiste de s'approprier une œuvre qui n'est pas sienne et de s'en servir comme un récipient pour ses propres idées. Qu'il s'agisse des pièces de William Shakespeare, réécritures d'histoires existantes à sa manière, ou les travaux d'Andy Warhol, maître de la copie et de la représentation des icônes, les artistes ont toujours su user de ce qui a été fait avant eux pour créer leur propre narration, et tant qu'ils auront des choses à ajouter au réel, qu'il y aura un manque à combler et un individu à reconforter, il est probable que cette pratique perdure et se transforme encore.

Entretien avec Leïa, une amie rencontrée à l'Institut Supérieur des Beaux-Arts de Besançon, à propos de sa pratique de la fanfiction.

Pour commencer, comment te définis-tu ?

Je m'appelle Leïa. Je n'aime pas vraiment me définir avec un genre particulier ; je suis plutôt fluide. Forcément, à première vue, je me présente de manière féminine, mais je laisse la liberté aux autres de choisir les pronoms qu'ils préfèrent pour me définir. Pour ce qui est de ma sexualité, je suis parfaitement bisexuelle.

Tu m'as déjà parlé à plusieurs reprises de ta pratique d'écriture de fanfiction. Pourrais-tu m'en parler un peu plus en détail ?

Il y a une fanfiction que j'écris qui, je dirais, représente bien mon travail et qui fonctionne bien sur Wattpad. C'est une histoire survivaliste et romantique dans un monde post-apocalyptique qui se passe dans l'univers du jeu vidéo *The Last of Us*²⁹ sorti en 2013.

²⁹ Jeu vidéo d'aventure et de survie. L'intrigue se déroule dans un monde post-apocalyptique après qu'un champignon a provoqué une pandémie à travers les États-Unis en prenant le contrôle des humains, les transformant en des êtres aux allures de zombies. L'histoire suit deux personnages, Ellie et Joel, qui doivent survivre dans cette atmosphère horrifique.

Quand est-ce que tu as commencé à écrire des fanfictions ? Vers quel âge t'y es-tu intéressée ?

Ça devait être en 2018, quand j'avais environ seize ans. Au départ, j'avais téléchargé Wattpad parce que je voulais écrire des récits originaux. C'est une passion qui m'a été transmise par mon père. De fil en aiguille, j'ai commencé à lire des fanfictions : je ne connaissais pas forcément les franchises auxquelles elles étaient rattachées, mais ce qui m'intéressait, c'était la manière dont les histoires étaient écrites et le fait de s'approprier un univers qui n'est pas le sien à la base. J'ai voulu essayer moi-même, mais la question que je me suis posée quand j'ai commencé à écrire ma première fanfiction... En fait, je cherchais une fiction romantique [en *reader-insert* 🖤] avec Ellie, le personnage principal, et je n'en trouvais pas. La première chose qui m'est venue, c'est « je vais l'écrire moi-même », parce que ça manque.

En gros, tu as voulu remplir un vide et répondre à tes critères.

Je me disais aussi que j'avais déjà des bases d'écriture et qu'il y avait plein de choses qui me dérangeaient dans

certaines fanfictions, alors j'avais envie d'y mettre ma signature et mon empreinte.

*Des choses qui te dérangent au niveau du style
ou des thèmes abordés ?*

Un peu des deux, par rapport à la façon d'écrire, d'aborder les histoires, les manques au niveau de ce qui est canon ou pas...

*Par rapport à comment agissent les personnages,
qui peuvent être out of character 🙄...*

C'est ça.

*Est-ce qu'il y a des scènes de sexe dans ta fanfic ?
C'est souvent ce qu'on associe à la fanfiction.*

Pas encore. Je compte en ajouter parce que ça fait partie de la vie et de l'amour pour moi, mais l'histoire entre les personnages n'en est pas encore là. Ce genre de scènes ne viendrait pas de nulle part.

Tu parlais d'écrire des histoires originales dans

ton projet initial sur Wattpad. Tu continues à en inventer ou tu te concentres uniquement sur la fanfic ?

Maintenant, les histoires originales que j'écris, je ne les partage plus. Je ne voyais pas vraiment ce que ça pouvait m'apporter, parce qu'elles ne marchaient pas sur Wattpad. Enfin, je ne parle pas pour toutes les histoires originales, je parle pour les miennes. Ensuite, il y a un certain confort de pouvoir écrire ce que je veux sans qu'on me fasse des remarques. Ça me dérange moins qu'on me fasse des remarques sur ma fanfiction parce que ça m'aide à avancer.

Parce que ce n'est pas un univers qui est à toi de base ?

Oui, parce qu'on ne critique pas vraiment mon œuvre mais la façon dont elle tourne autour de l'histoire originale. Pour l'instant, je n'ai jamais eu de mauvais commentaire : la plupart des avis que j'ai reçus sont très positifs et c'est ça aussi qui me donne envie de continuer.

Tu en as parlé avec tes proches ?

Pendant un long moment, j'ai eu beaucoup de mal à parler du fait que j'écrivais sur Wattpad, parce que déjà j'associe ça à une communauté un peu... pas trop aimée ? Du coup, ça me faisait un peu mal de l'avouer. À un moment, j'ai eu un déclic et je n'en avais plus rien à faire. Je me disais que de toute façon, tant que ça plaît aux gens qui lisent, je ne vois pas en quoi ça me toucherait que d'autres gens qui ne me lisent pas me critiquent. Ils ne savent pas vraiment ce que je fais. Mon copain sait que j'écris de la fanfiction parce qu'il écrit aussi, je lui ai partagé ça. Mon père sait que j'écris mais il n'en sait pas plus.

Est-ce que tu dirais que ça t'aide à interagir avec d'autres fans dans le fandom ?

J'avais un peu de mal à m'intégrer dans la communauté. Le fait d'écrire m'a aidé à trouver ma place. Je me suis rendue compte qu'il existe des gens vraiment bons, c'est vraiment bienveillant. Je crois que je n'ai jamais eu autant d'attention sur mon écriture que sur Wattpad. Les lectrices sont hyper investies et demandent la suite. J'ai l'impression que c'est devenu une petite famille.

Qu'est-ce que tu penses que ça leur apporte de lire

une fanfiction plutôt qu'une œuvre originale ?

Je dirais que parfois on s'accroche à un univers et on n'a pas envie de le laisser partir. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai commencé à écrire sur *The Last of Us* : on est tellement attachés à un univers qu'on a envie de voir les interprétations des autres, ce qu'ils imaginent dessus. C'est ça qui intéresse les gens.

Et c'est ce qui t'intéresse toi, d'explorer le canon et de voir les possibilités de ce qui peut être et ce qui aurait pu être.

Tout à fait.

Pour approfondir cette question de communauté, j'aimerais revenir à cette fanfiction dont tu parles.

On a du reader-insert, ce qui veut dire que lea protagoniste peut revêtir n'importe quel genre selon celui du ou de la lecteurice. Est-ce que tu avais une idée derrière ce personnage principal ?

Le personnage principal, même lié au lecteur, est

forcément genré parce que le^a lecteurice va interagir romantiquement avec Ellie, qui est lesbienne. C'était obligé que le protagoniste soit une femme. C'est pour ça que 80% de mes lecteurices sont féminines. J'ai aussi des lecteurs masculins, mais je ne vois pas ce qui pourrait les attirer parce qu'il n'y a rien dans l'histoire qui pourrait être intéressant pour un regard masculin.

Est-ce que c'était pour toi une manière d'explorer ta sexualité en tant que personne queer ?

Tout à fait. J'ai commencé à écrire cette fiction bien après mon coming-out, c'était une échappatoire au regard très normatif de notre société par rapport aux relations lesbiennes. Je voulais donner ma vision de l'amour, des relations entre les gens et entre les femmes. Je peux vraiment apporter tout ça à ce que j'écris.

Discussion avec Camille, une amie rencontrée à travers notre intérêt commun pour la K-Pop, à propos de sa pratique de la fanfiction.

Qui es-tu et comment te définis-tu ?

On me connaît aussi sous mon nom de plume Camille Baclet. J'ai 25 ans, il paraît, j'en ai plus cinq dans ma tête. Je me définis en tant que femme cisgenre pansexuelle/romantique et polyamoureuse. Je suis autrice en auto-édition, ainsi que de fanfiction sur Wattpad. A côté de ça, je suis agent de surveillance du patrimoine.

Peux-tu me parler de ta pratique de la fanfiction ?

Alors j'écris essentiellement en ce moment des fanfics sur la K-Pop, boy's love le plus souvent, notamment sur Stray Kids, un *boy group* de ce style musical. Mais j'ai aussi des fanfictions sur d'autres styles musicaux disponibles sur mon Wattpad, comme « Broken Heart » sur Larry Stylinson, le nom de ship 🐣 entre Louis Tomlinson et Harry Styles des One Direction, et les deux premiers tomes d'une trilogie

sur le rap « Ces mots dans ma tête ». Le premier tome, « Ademo ou Tarik », est sur PNL, notamment Ademo. C'est une fanfic hétéro. Le second, « Pour le meilleur », est sur Nekfeu.

Depuis quand est-ce que tu écris des fanfictions ?

J'en écris depuis le collège, quand j'avais genre 12/13 ans.

Et à ce moment, quel type d'histoires tu écrivais ?

J'ai commencé avec *Twilight* dans ma chambre sur Word. J'avais envie que l'histoire continue, du coup, j'avais écrit la suite. Ensuite, j'ai commencé à poster sur Skyblog avec une fanfic *Fairy Tail*, avec un personnage que j'avais intégré qui était clairement moi. Je voulais expliquer pourquoi les dragons avaient disparu... J'ai aussi écrit une fanfic avec une jeune femme qui rencontrait un franco-japonais qui l'emmenait au Japon voir la tournée de Big Bang, un groupe de K-Pop. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à écouter ce genre. Après la tournée ils tombaient sur Tokio Hotel en revenant en France. Ensuite s'en est suivie une période où j'écrivais sur One Direction, et beaucoup de poèmes, et mes premières

histoires originales. J'ai lâché l'écriture après, au milieu de lycée, et la lecture. C'est sûrement lié.

Tu as repris récemment, alors.

J'ai repris fin 2019 de mon côté et j'ai commencé à poster sur Wattpad pendant le premier confinement. J'avais découvert quelques mois avant.

En parlant de Wattpad, tu penses qu'écrire de la fanfiction te permet de communiquer avec le reste du fandom ?

Oui, mes écrits permettent de communiquer avec les différents fandoms, même si sur Skyblog c'était assez minime parce que peu de gens laissaient des J'aime... C'était une autre époque. Là, les réseaux sociaux jouent beaucoup, et Wattpad surtout avec une communauté beaucoup plus populaire dans le domaine de la fanfiction. J'ai remarqué qu'il y a plus d'interactions ces dernières années, qu'on peut créer plus facilement des liens. Notamment, certaines lectrices sont devenues des amies parce qu'on a pu échanger sur le fandom déjà en place. On a des points communs, et la plupart sont auteures ou des lectrices

qui participent beaucoup.

J'ai noté que tu parles d'un OC dans ta fanfic sur Fairy Tail qui était comme toi. A quoi est-ce qu'elle ressemblait et comment est-ce qu'elle interagissait avec l'univers et les personnages du canon ?

Elle avait clairement la même personnalité que moi, au niveau du physique elle avait les cheveux bleus et ressemblait à Lucy [du même anime] parce que je l'avais totalement décalquée pour faire des dessins de ma fic que j'avais ajouté à mes écrits sur Skyblog. C'est un truc de ouf, j'ai toujours mêlé mes dessins avec mes fanfics ou mes écrits. Je fais toujours une illustration par chapitre d'une grosse fic et quand c'est des OS, j'illustre au moins la couverture. C'est drôle que j'aie gardé cet aspect-là... Pour comment elle interagissait, je me rappelle pas trop parce que c'est assez vieux, j'ai fait en sorte qu'elle soit intégrée à la guilde et qu'elle rencontre Lucy et Natsu et qu'elle sache des choses par rapport à l'intrigue et aux dragons. Au final j'utilisais une intrigue de Hiro Mashima [auteur de Fairy Tail] et j'y répondais de moi-même parce que j'étais frustrée en tant que fan de ne pas savoir la

réponse pour les dragons. Ça m'avait tellement marquée que j'avais réfléchi à ce pourquoi ils avaient disparu... C'est comme si je donnais ma théorie mais à travers une fanfic.

*Qu'est-ce que tu penses que ça apporte
aux lecteurices de lire une fanfiction plutôt
qu'une œuvre originale qui n'est basée sur aucun
univers existant ?*

Contrairement à une oeuvre originale, la fanfiction a cet aspect « doudou » de retrouver l'univers que tu aimes, que tu chéris, genre si tu es fan de Harry Potter ça te fait plaisir de retrouver tous les personnages surtout quand on sait les polémiques avec JK Rowling cette connaissance de transphobe (rires). Ça fait plaisir de lire des fanfics qui respectent le canon et les règles mais qui, en même temps, incluent des personnages queer. En tant que lectrice, ça m'a permis de retrouver un univers safe, des codes que tu connais, un *worldbuilding* que tu connais et qui te rassure mais qui ne prône pas les propos de l'autrice.

*J'aime bien cette analogie avec le doudou.
C'est un objet transitionnel, genre, que les enfants
utilisent pour projeter leurs émotions ailleurs*

que sur elleux-mêmes et qui rappelle la présence rassurante de leur maman. Je pense la fanfiction comme une pratique qui fonctionne de la même manière, bon, à part que ça n'a rien à voir avec ta mère normalement.

Oui, quand t'as eu une journée de merde, tu rentres chez toi t'as encore des devoirs à faire, des disputes parentales... À ce moment-là, t'as pas envie de prendre ton livre de *fantasy* avec des univers trop ouf et originaux, non, à ce moment t'as juste envie d'ouvrir Wattpad et lire une bonne fanfic et retrouver tes personnages préférés et choisir la catégorie d'intrigue que tu préfères avec les tags qui vont te plaire, surtout sur AO3 et fanfiction.net. Y'a un peu un aspect *fast food*, sans la connotation négative.

Puisqu'on parle de la pratique en elle-même, est-ce qu'il y a des aspects de la fanfiction qui te dérangent ?

L'aspect sur lequel je veux rager ou bitcher, c'est que c'est une catégorie de fanfic super populaire sur les plateformes parce qu'il y a clairement une demande, on a pu le voir avec les mangas et manhwas BL complètement pétés

parce que c'est excitant pour un public féminin de voir deux hommes se pécho. C'est un peu la même chose que les hommes qui kiffent voir deux femmes lesbiennes ensemble. Il y a beaucoup de jeunes filles cishet qui sont très jeunes, qui ont douze, treize ans qui écrivent ce genre d'histoires sans avoir eu de relation, très peu renseignées et ça nous amène à des représentations complètement déconnectées des véritables relations amoureuses et sexuelles entre hommes. Ce que j'aime pas, c'est que ça manque de réalisme, c'est très idéalisé et on reprend des schémas patriarcaux dont on avait de base envie de se détacher, avec un homme grand, musclé, protecteur, et l'autre petit, chétif, féminin et qui a besoin d'être sauvé.

MERCI

À ma tutrice de mémoire, Martha Salimbeni, pour son soutien infaillible.

Aux enseignant^s de l'Institut Supérieur des Beaux Arts de Besançon, Camille Chatelaine, Nina Ferrer-Gleize, Claire Kueny, Marie Lecrivain, et Christophe Gaudard, pour leurs conseils et leur confiance.

À mes camarades, aux côtés desquels j'ai traversé pandémie, dramas, et enquête judiciaire : Jérôme, Angélique, Anaïs, Louise, Gabby, Cilia, Leña, et Mélina.

À Camille, pour ses réponses et son enthousiasme.

À Marie, ma première idole.

À Alex, fan numéro une de la fanfiction de ma vie.

À ma famille.

À Gerard Way pour avoir fondé le groupe My Chemical Romance et Christopher Chahn Bahng pour avoir choisi les membres de Stray Kids.

Aux personnes que je n'ai pas citées et qui ont directement ou indirectement influencé l'élaboration de ce mémoire avec une parole ou une action qui aurait pu sembler anodine à leurs yeux.

Cringe culture is dead:
La fanfiction comme réinvention du réel
Julia Mondoloni

Mémoire DNSEP Communication visuelle
Institut Supérieur des Beaux-Arts de Besançon
2023

Typographies

Amiamie par Mirat-Masson, 2022

Besley* par indestructible type*, 2017

BUNMASTER par Julia Mondoloni, 2023

Papiers

Arena Natural Rough 120g

Clairefontaine Lilas 160g

Impression

Imprimerie de l'UFC, Besançon

Institut Supérieur des Beaux-Arts de Besançon

to cringe : serrer/grincer des dents en anglais, souvent utilisé pour désigner la réaction involontaire de notre corps quand on est témoin d'un comportement que l'on qualifie d'embarrassant (lié à la notion de *second-hand embarrassment* : avoir honte à la place d'autrui).

to be cringe : faire preuve d'un comportement ou d'actions pouvant être considérées comme embarrassantes pour une partie de la population dominante.

cringe culture : pratique populaire sur Internet qui consiste à se moquer publiquement de personnes qui n'adoptent pas un comportement considéré comme adéquat en société, ou « normal ». Les victimes de choix de cette culture sont les personnes queer, racisées, en surpoids, présentant un handicap visible ou invisible, ou issues de catégories sociales moins favorisées.

cringe culture is dead : expression désignant un mouvement allant à l'encontre de la cringe culture en partant de l'idée selon laquelle les individus devraient cesser de commenter et de moquer les actions d'autrui tant que ces actions ne représentent aucun danger pour les autres. Le but est de réduire le (cyber)harcèlement subi par ces communautés marginalisées moquées pour leur simple existence.